L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 19 MAI 1890. 63ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 19 MAI 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Warren Homes—au local coin des rues Nouvelles et Tchoupitoulas—Tout le contenu d'une grocerie et buvette.

Par Reey & O'Connor—au local coin des rues St Joseph et Front—Une vache, trois mules, une voiture à ressorts, plusieurs camions et une paire de roues pour le transport de lourdes pièces, sellerie, harnais, etc.

Par D. E. Morphy, au No 86 rue Magazine—Macaroni, Spaghetti, Percietelli et Zola Tagliatti; aussi moulins à café.

Les développements de la puissance maritime anglaise.

Nous avons commenté, il y a un an—dit le *Journal des Débats*—les discussions du Parlement anglais qui ont abouti au vote d'un crédit extraordinaire de près de 24 millions de livres sterling pour l'augmentation de la flotte de combat, disons mieux pour la création à bref délai (1893-1894) d'une nouvelle flotte qui doublera les forces navales de la Grande-Bretagne.

Voici, à cet égard, quelques détails que nous tirons de l'état de la marine, présenté aux Chambres par le premier lord de l'Amirauté :

Sur les 70 navires dont la construction est prévue par l'acte du Parlement qui accorde à la marine les 24 millions de livres demandés, 38 seront construits par les chantiers de l'Etat, bien entendu avec des matières déjà dégrossies par l'industrie (cuivres et fers ouvrés, tôles de fer et d'acier, cornières, rivets, etc.), et 32 par les chantiers de l'industrie.

Ces derniers représentent une dépense de 10 millions de livres sterling (250 millions de francs); les autres coûteront 13,786,000 liv. st., soit 344,650,000 fr. Mais, dès maintenant, lord George Hamilton reconnaît qu'il faudra ajouter à ces 594 millions la valeur de l'armement militaire des navires en chantiers, valeur qui n'avait pas été comprise dans le premier devis estimatif, c'est-à-dire 50 millions au moins.

Nous avons, on se le rappelle, prévu ce supplément de dépenses et averti les contribuables anglais qu'ils ne tarderaient pas à voir grossir la carte à payer. Ils ne sont, d'ailleurs, pas au bout de leurs peines.

En effet, le premier lord de l'Amirauté le reconnaît, il ne suffit pas, pour doubler la puissance maritime d'une nation, de doubler le nombre de ses vaisseaux; il faut aussi augmenter dans la même proportion le personnel (c'est à quoi, du reste, nous ne gageons guère en France, où l'on voit le ministère de la marine s'en tenir obstinément à des cadres trop étroits de beaucoup); il faut développer les arsenaux, organiser les dépôts secondaires en pays étranger ou dans les colonies anglaises (coaling stations); enfin, pour utiliser les nouveaux navires, les étudier à la mer et instruire le personnel qui doit les monter, il faut renforcer notablement l'effectif des escadres d'Europe et des divisions navales lointaines.

Ce ce qui touche au personnel, sir George Hamilton annonce pour l'exercice 1890-1891 une augmentation de 4,000 hommes, dont 91 officiers, 1,100 "marines" (soldats d'infanterie qui sont embarqués sur les vaisseaux) et 2,000 mécaniciens ou chauffeurs. Mais cette progression *avouée* dans les effectifs ne représente pas, il s'en faut, la progression réelle : grâce à des économies réalisées sur divers chapitres, l'Amirauté, qui ne laisse jamais tomber de crédits en annulation, a pu augmenter dans ces dernières années son personnel de 8,000 à 10,000 hommes et créer une catégorie d'officiers de réserve qui sont payés lorsqu'on les appelle sur les navires de l'Etat pour maintenir leur instruction militaire et nautique.

Quant aux arsenaux, ils prennent, eux aussi, un développement considérable, non seulement ceux de la métropole, mais aussi ceux qui doivent servir de bases secondaires dans la Méditerranée ou dans les mers exotiques : Gibraltar, Malte, Vancouver, Hong-Kong, les Bermudes et Sydney.

L'Amirauté s'efforce, d'ailleurs, pour lutter contre les chantiers privés, d'améliorer leur fonctionnement et leur rendement. On élimine peu à peu les emplois inutiles, les parasites, les "gratte-paniers", comme nous dirions en France ; on simplifie la comptabilité; on pousse activement les travaux en surveillant de près les ouvriers, en organisant le "travail à la tâche" toutes les fois que cela est possible.

L'artillerie s'améliore et l'on prend, d'ailleurs, le parti courageux de renoncer aux canons monstres qui ont donné tant de mécomptes, aussi bien qu'aux canons à tir rapide de 15 centimètres (6 pouces) qui n'ont pas répondu aux espérances de sir W. Armstrong.

On refond entièrement les cuirassés anciens en fer : on les dote de machines à triple expansion, de mâts militaires armés de canons légers, de projecteurs électriques, de pièces à tir rapide de 12 centimètres.

L'Amirauté n'attend pas l'achèvement de ces réparations et de ces constructions neuves pour augmenter les effectifs de ses escadres : les progrès réalisés, tant au matériel qu'au personnel, dans la dernière période décennale, lui permettent aujourd'hui d'armer 7 cuirassés d'escadre, 5 croiseurs blindés, 3 grands croiseurs protégés et 5 canonnières de plus que pendant le cours de l'exercice 1889-1890.

L'escadre de la Méditerranée,—point fort intéressant à noter pour nous,—comptera 10 cuirassés d'escadre et 2 croiseurs cuirassés; c'est le double de son effectif de 1887-1888.

L'escadre de la Manche a doublé, elle aussi; elle aura 8 cuirassés (dont 4 tout neufs, de la classe *Amiral*, navires de 11,000 tonnes), et 2 croiseurs cuirassés.

Enfin, il y aura, répartis dans les différents ports, 9 cuirassés armés en 1re catégorie de réserve ou plutôt avec effectifs réduits. Ces navires seront prêts, en quarante-huit heures, à se joindre au "Channel squadron."

Mais ce qui nous semble le plus digne d'attention dans les mesures vigoureuses prises par l'Amirauté anglaise, c'est le soin apporté à préparer la mobilisation rapide de toutes les forces navales en réserve.

On sait que, sur l'exemple que nous lui avons donné en 1886, elle fait exécuter, tous les ans, des manœuvres navales auxquelles prennent part des escadres de plus en plus puissantes.—Nous avons en déjà l'occasion de signaler que, sous le prétexte de se préparer à ces manœuvres, la plupart des navires disponibles dans les ports anglais embarquaient peu à peu leur matériel et se rapprochaient de la position du navire armé. Cette tendance devient si marquée, l'avance que l'on prend ainsi sur la mobilisation officielle est si considérable qu'il est impossible de ne pas y reconnaître, chez les lords de l'Amirauté, la préoccupation systématique de tenir la flotte anglaise tout entière prête à frapper un coup décisif au début des hostilités et à bloquer hermétiquement les ports de la puissance continentale avec laquelle la Grande-Bretagne se trouvera en conflit.

On ne peut se le dissimuler, il y a là pour la France, et pour toutes les nations européennes, matière à de sérieuses réflexions.

Petit dialogue new-yorkais :

—Tiens, cher ami, vous paraissez éviter M. X....

—Oui, c'est un malappris qui, en causant, conserve toujours son chapeau sur la tête.

—C'est ce qu'il appelle parler à mots couverts.

LOUISIANE.

La Weekly Louisiana Review, Nouvelle-Orléans, du 14 mai :

A Alexandrie, paroisse Rapides, il va s'établir, dès le 1er juin, une fabrique de bouteilles.

La population de la paroisse est portée à 27,000. Les blancs y ont augmenté et les noirs, diminué en nombre, depuis 1880. On y fera, cette année, une belle récolte de cannes.

M. W. Harris, de Bayou Robert, a expédié 305 boucauts de sucre pour la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

On répare partout les levées—sage précaution par le temps qui court.

—Dans la paroisse Sabine, l'élection pour la taxe de chemin de fer, qui préoccupe toute la population, aura lieu demain.

—La paroisse St-Jacques a une population de 16,706 âme. Les citoyens de cette paroisse vont présenter une pétition à la Législature, pour obtenir plus d'ouvertures dans la voie du chemin de fer Illinois Central, en vue d'un meilleur et plus rapide écoulement des eaux.

—Dans la paroisse Tangipahoa, le *Leader*, de Hammond, demande l'établissement, dans cette localité, d'une fabrique de conserves. Ce serait, sans aucun doute, une entreprise très lucrative.

Les citoyens de Tangipahoa ont résolu de changer le nom de leur localité : ils l'appelleront Camp Moore.

L'industrie des fraises n'a pas eu grand succès, cette saison, à Amite. Il faut attribuer le fait au mauvais temps et au défaut de moyens de transport.

—Dans la paroisse De Soto, les bois et les récoltes ont été considérablement endommagés par un violent orage, qui a eu lieu le 9 mai.

—Un grand progrès, dans la paroisse East Carroll; les fermiers ont résolu de ne plus aller acheter les bêtes de trait, qui leur aident dans leurs travaux des champs, au Kentucky, au Missouri, etc., mais de faire eux-mêmes l'élevage, pour leur propre compte. On ne peut qu'applaudir à cette idée.

—Les citoyens de la paroisse Concordia ont fait, au Congrès, un appel demandant l'appui du gouvernement, pour empêcher le fleuve, de changer son chenal à Cow Pea Point.

—Les citoyens de Markeville, paroisse Avoyelles, ont souscrit de fortes sommes pour l'établissement d'une ligne téléphonique à Bunkie.

—Le *Herald*, paroisse Catahoula, annonce que les terres riveraines de la rivière Black sont inondées.

Le *Times*, de cette même paroisse, dit que Jéna, Centreville et Castor Spring, se disputent l'honneur de posséder l'école supérieure, qui doit être établie, dans cette paroisse, avec les fonds publics. Cette lutte prouve quelle importance on attache, maintenant, dans nos campagnes, à l'instruction.

MM. Schaeffer et Ozilvie ont acheté le *Louisiana Journal*, dans l'intention de le fusionner avec le *Guardian*, d'Homer.

La banque d'Homer est installée dans son nouvel édifice, qui est splendide.

—Dans la paroisse Caddo, on a aboli, dernièrement, à Shreveport, tout droit de passage sur le pont du chemin de fer, afin de permettre aux victimes de l'inondation de le traverser, avec leurs animaux, qu'ils conduisent dans des endroits sûrs, à l'abri des eaux.

—Rayne, dans la paroisse Calcasieu, a envoyé, la semaine dernière, plusieurs chargements de riz, à la Nouvelle-Orléans. Les prairies de cette paroisse se peuplent à vue d'œil; partout, des champs cultivés et entourés de clôtures.

Un nouveau journal va s'établir dans cette paroisse; il sera dirigé par M. Cohenour, du Kansas.

Le shérif D. J. Reed, de la même paroisse, cultive une orangerie énorme, de 1,600 arbres.

La seconde grande barge vient d'être construite, pour l'usage de la Compagnie de Navigation, à Lac Charles.

—Le père Letilly, de Lockport, paroisse Lafourche, a eu, dans son jardin, une énorme betterave, de 19 pouces de long.

—Le *Vindicator*, des Attakapas, dit que la paroisse Lafayette se trouve hors de dettes ; il y a un excédant dans son trésor.

Deux jeunes gens que, à leur accent, on reconnaît aisément pour des Méridionaux, pérorent à haute voix, dans une brasserie, et appellent avec fracas le garçon.

Un de leurs voisins, impatienté, demande au plus bruyant des deux :

—D'où êtes-vous donc, monsieur ?

—Té! de Marseille, mon bon.

—Votre ami aussi, sans doute?

—Oh! répond avec dédain le fils de la Canebière, lui..... il n'est que d'Aix!

On reproche son ingratitude à un citoyen qui parle fort mal d'un homme qui lui a rendu service.

—Oui, dit-il, je sais bien qu'il m'a fait avoir ma place. Mais cette place, ce n'est pas une sinécure!

VOLKSFEST !

—AU BÉNÉFICE DE—

L'Asile des Orphelins
Protestants Allemands

—AUX—

FAIR GROUNDS

Dimanche et Lundi, 18 et 19 Mai.

Courses! Courses! Courses!

Lundi, 19 mai, à 3 h. précises de l'après-midi.

Première course—Trot et amble, libre pour tous, 2 sur 3. Trois entrées ou plus, et trois au départ, pour une bourse de $150. Premier prix, $100; second prix, $30; troisième prix, $20. Entrée 10 pour cent de la bourse.

Seconde course—2:32 classe. Trot et amble. Parcours (mille heats), 2 sur 3. Trois entrées ou plus, trois au départ, pour une bourse de $150. Premier prix, $100; second prix, $30; troisième prix, $20. Entrée 10 pour cent de la bourse.

Troisième course—Course de poules pour amateurs. Trains, un demi-mille. Les prix seront annoncés plus tard.

Entrées pour clore au Crescent Hall, samedi, 17 mai, à midi. L'argent doit accompagner toutes les entrées.

Les courses auront lieu conformément aux réglements de la "National Trotting Association" et seront sous la direction de MM. J. A. Walker, John Hawkins et Henry Scambel

Au nom du Comité du Volksfest, R. H. Benners, J. J. Schmidt et John Fitzpatrick.

W. H. HYATT,
Secrétaire du Comité des Courses.

9 mai—

L'INDÉPENDANCE
BELGE,
Edition d'Outre-Mer,
Paraissant toutes les semaines
et comprenant 10 PAGES DE TEXTE grand format

La seule publication en langue française destinée spécialement à tous les pays d'Outre Mer et donnant le Résumé hebdomadaire du mouvement politique, artistique, littéraire, scientifique, industriel et commercial du monde entier.

Tableau graphique des transactions commerciales sur toutes les places, cours, marchés, etc.—Correspondances spéciales de toutes les capitales, modes, variétés, etc.—Hommes féminissime inédites des premiers auteurs contemporains.

PRIX D'ABONNEMENT :

Trois Mois,	Six Mois,	Douze Mois
FR. 15.	FR. 30.	FR. 60.

A chaque numéro est joint un supplément littéraire de douze colonnes qui réunit le cel laboration des nouvellistes, chroniqueurs et romanciers les plus en vogue.

PRIX D'ABONNEMENT :

Six Mois,	Douze Mois,
15 FRANCS.	30 FRANCS.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Le meilleur marché, le plus répandu et le mieux informé des grands journaux européens en langue française.

PRIX D'ABONNEMENT :

Trois Mois,	Six Mois,	Douze Mois
FR. 15.	FR. 30.	FR. 60.

CONDITIONS

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat sur la poste ou autre à vue sur Bruxelles, Paris ou Londres. Les abonnements commencent le 1er ou le 16 de chaque mois.

Envoi gratuit de numéros spécimens à toute personne qui en adressera la demande écrite à l'Administration :

17, rue des Sablons, Bruxelles.

On traite de bonne agence.
8 sept—1f pr. m le 1an.

FEUILLETON.

André Laroche

—PAR—

EDOUARD CADOL.

(*Suite.*)

"Tais-toi! fit-elle en l'empêchant de parler, l'attirant dans ses bras, par un mouvement d'exquise tendresse maternelle; ce que j'ai est à toi; tout!....rien qu'à toi! Je t'ai adoptée dans mon cœur; je me suis faite ta mère; va, ma fille!

Emma s'était mise en route.

En apercevant sa sœur, Hermance jeta un cri.

—Ah!.... pardon, Emma; pardon! Je croyais que tu m'abandonnais!

Longtemps elles restèrent enlacées, buvant réciproquement leurs larmes par leurs baisers. Puis Emma se fit tout conter par le détail. Elle écoutait, muette, s'efforçant de comprendre la conduite de cet André, si dissemblable aujourd'hui à l'André d'Aix-les-Bains, à celui de Londres.

Elle se demandait si quelque altération mentale n'était pas cause de cette transformation. Influencée par le spectacle odieux que lui donnait son mari, elle en venait à se poser cette étrange question à propos d'André :

—"Ne boit-il pas, lui aussi?...."

Mais, quelle que fût la cause qui le poussait à une action si révoltante, elle se flattait d'intervenir utilement. La liberté de disposer des chèques que lui avait remis sa bienfaitrice la mettait à même de libérer le comte.

—Rassure-toi, dit-elle à Hermance, j'ai de quoi payer ta rançon. J'arracherai mon père des mains de celui qui le domine et tu seras libre de suivre ton penchant, le jour où tu rencontreras un cœur digne du tien.

On entendit Flézaile rentrer. Il manifesta du plaisir à revoir sa fille aînée, surtout en apprenant que de Riva ne l'accompagnait pas. Mais dans ses paroles comme dans ses façons, il y avait une pointe d'embarras qu'il ne parvenait pas à dissimuler complètement.

—Tu dineras avec le fiancé de ta sœur, dit-il.

Puis plus un mot d'André Laroche. Cependant il ajouta peu après :

—J'allais t'écrire pour t'annoncer ce mariage, qui, du reste, n'est absolument décidé que depuis la semaine passée. Mais je t'avoue que les termes dans lesquels je reste avec ton mari me rendaient la rédaction laborieuse.

Ce lui fut un soulagement de laisser les deux sœurs se retirer chez Hermance.

—Allez, allez, fit-il; vous devez avoir besoin de bavarder. Tu lui tiendras lieu de mère, au surplus. Je suis ravi que tu sois venue.

Vers sept heures, on sonna. Plusieurs personnes s'ajoutaient à ce dîner. Mme de Riva et sa sœur ne rendirent au salon. Gontran n'était pas arrivé. Un jour de l'an, il est permis de faire attendre : les obligations mondaines sont si nombreuses! Pour beaucoup, la rareté des moyens de transport doit entrer en ligne de compte.

Ce n'était pas le cas du jeune homme, qui avait chevaux et voitures. Un train, très élégant et correct, que déjà en remarquait au bois; surtout, lorsqu'il conduisait lui-même, un phaéton attelé de deux bêtes magnifiques, enlevées à coups de billets de banque à un prince moldave qui en conservait du dépit.

Qui est ce jeune homme? demandait on.

—Le petit-fils d'un armateur de la Louisiane, M. André Laroche.

—Mon père a connu le sien au Havre ; de très honnêtes gens, et de l'or à remuer à la pelle.

—Ça repose des rastaquouères.

—Un beau rêve pour une jeune fille, j'en sais....

—Trop tard!

—Il est marié?

—Il va l'être.

—Qui daigne-t-il épouser?

—La fille d'un drôle de paroissien : le comte de Flézaile. Vous savez....

—Trop!.... Mais ce n'est pas la faute de sa fille qui est excellemment charmante.

Malgré le succès de ses équipages, le faux André Laroche n'était pas encore assez "accepté" pour que ses obligations mondaines fussent cause de son retard à se rendre au dîner du comte.

Peut-être quelque contrariété. Son visage légèrement crispé à son arrivée le donnait à penser. Il se remit vite pourtant, exprima ses excuses avec aisance.

La réunion était intime, on n'annonçait pas; en sorte qu'Emma, loin de sa sœur, le vit entrer sans s'émouvoir.

—Mon cher, dit Flézaile, après le salut général de son futur gendre, je vous présente à Mme de Riva, ma fille.

Hermance qui l'observait vit ses lèvres devenir blanches. Mais la jeune fille ne sut plus que penser, en voyant la stupeur du visage de sa sœur, pendant que le comte ajoutait :

—Emma, M. André Laroche.

Ce ne fut qu'un éclair. Le salut à échanger, la contenance à garder devant les étrangers, leur rendit à tous deux la présence d'esprit. Du reste, Jean ouvrit à deux battants la porte de la salle à manger. On était servi.

Si les cours souveraines ont l'"étiquette" qui semble la seule loi à laquelle aucune excuse ne permet de se soustraire; émotion, douleur morale ou physique, ce qu'on appelle "le moral" a ses "convenances" dont, pas davantage, on ne peut se départir. Ici et là, on est "en représentation" comme des comédiens sur la scène. Le chagrin, la colère, la haine, toutes les impressions violentes, s'inclinent devant "le décorum" et des ennemis jurés, acharnés, qui se rencontrent "dans un salon" sont forcés d'affecter de la courtoisie, au risque de se faire taxer de "manque d'éducation."

Le risque est mince en soi, à tout prendre, et cependant, il paraît d'une importance telle qu'il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'un "homme du monde" passe outre, et cède au sentiment qui le domine et l'emporte.

C'est pourquoi durant ce dîner, Emma et Gontran purent se regarder sans laisser percer ce qui se passait en eux.

Retournés au salon, les hasards de la conversation générale, les amenèrent à répondre à ce que l'autre venait de dire, pas un muscle de la figure ne tressaillait : rien dans la voix, dans les attitudes ne les trahissait. Le comte, tout le premier, ne se doutait de rien.

Pour Hermance, cela devenait incompréhensible. Vers dix heures seulement, comme Jean apportait un service à thé, Emma s'inclinant vers la jeune fille, lui souffla :

—Laisse-moi lui présenter sa tasse.

Gontran les voyait dans la glace. Il surprit le mouvement et devina l'intention. La jeune femme se proposait de lui dire un mot que lui seul entendît.

En vérité, il avait du mérite à observer les "convenances" et il fallait qu'il eût sur lui-même une puissance extraordinaire. Car, à aucun moment de sa vie, les angoisses ne lui avaient si violemment comprimé la poitrine. Par instants, ses yeux, si limpides qu'ils paraissent, voyaient trouble. Durant le dîner il appuyait ses poignets à la table pour arrêter la trépidation de ses nerfs.

La surprise avait été trop forte aussi; la mise en présence trop brusque. Sur le coup, il avait redouté un éclat. Mais, Emma, elle aussi, se pliait aux "convenances;" elle aussi se possédait parfaitement,—hélas! son mari l'y avait accoutumée!—et le misérable, bien certain qu'elle interviendrait, se demandait encore, si elle n'attendait pas l'occasion de le démasquer, tout haut, ou seulement devant le comte, en lui dénianl le nom qu'il s'était arrogé.

Qu'il serait long et difficile de fournir une explication qu'on eût la patience d'écouter! Et quelle arme dans les mains d'Hermance, si le doute subsistait!

Aussi quand il crut pressentir l'intention de Mme de Riva de le prendre à part, il éprouva du soulagement. Elle ne cherchait pas le bruit; elle ne brûlait pas ses vaisseaux; elle gardait les "convenances". A la bonne heure! La bataille,—d'ailleurs inévitable, il le savait et s'y était préparé à loisir,—la bataille n'aurait pas lieu devant témoins. Tout était là pour lui.

Toutefois il ne perdait pas la jeune femme de vue, l'étudiait, se convainquant qu'elle n'était pas un adversaire méprisable.

Il l'admirait aussi; il appréciait le charme souverain qui se dégageait d'elle; il comprenait qu'elle eût inspiré à André un amour à part, supérieur, où l'âme seule avait eu part, où il entrait de la religiosité, des aspirations d'essence purifiée, séraphique. Il ne doutait pas, que si l'infortuné garçon se fût retrouvé à sa place en cet instant, ces deux jeunes gens eussent pu soutenir leur mutuel regard, sans que le souvenir du passé leur fît baisser les yeux ou troublât leur conscience. Il y avait de la reine en elle ; une reine opprimée, comme en exil, mais en sa déchéance, elle restait une "majesté!"

Il la vit approcher, une tasse de thé d'une main, le sucrier de l'autre.

—Vous plaît-il, monsieur? lui demanda-t-elle simplement.

Puis, comme il puisait dans le sucrier.

—Je suis à l'hôtel de Bade, ajouta-t-elle, bas, où je compte vous recevoir demain.

Il s'inclina en signe d'acquiescement, frappé du ton de ses paroles. C'était un ordre donné par une personne qui se sait le droit d'en donner.

Elle se retira un moment après, à l'anglaise, entraînant sa sœur d'un coup d'œil.

—Rassure-toi, lui dit-elle. Cet homme n'est pas André Laroche.

—Hein? fit Hermance interdite.

—C'est quelque chevalier d'industrie, ou pis encore. Rassure-toi, te dis-je, tu ne peux l'épouser. Je le lui signifierai demain. Tais-toi, et....dors en paix, conclut-elle en l'embrassant.

"Un chevalier d'industrie ou pis encore!"Ces mots furent comme une révélation pour la jeune fille. Elle s'expliqua le répulsion physique qu'elle éprouvait à son approche. C'était du dégoût, de l'horreur. Le frôler la faisait frissonner. Par je ne sais quelle perception magnétique, elle pressentait un scélérat.

Plus avancé qu'elle, Ripon n'en était plus à le pressentir. Il *savait* son homme!

—Pas plus André Laroche que je ne suis le grand Turc!..... se disait il en s'acheminant vers le café de la rue Montmartre, où le bon Lamoussade droguait depuis trois heures.

C'est que, tout comme Gontran, le maître-roquet-policier était en retard. Bien davantage! Eu retard de trois heures et demie. Lui non plus, ce n'étaient pas les "obligations mondaines" qui l'avaient retenu. Il avait mieux occupé son temps. Nésnmoins, il ne craignait pas de trouver visage de bois au café des Typos. Trop intéressé à savoir, le camarade, qui l'attendait!

En effet en ouvrant la porte, il l'aperçut. Seulement pour "tuer le temps" comme on dit, Lamoussade, en guise d'absinthe, diluait deux mots à une paire de sauciisses énormes, qui se prélassaient sur un matelas de choucbronte, qu'il humectait d'un nombre raisonnable de bocks.

Etait-ce gloutonnerie ou préoccupations? Mais si impatient qu'il fût du retour de son ami, il ne broncha pas en le voyant entrer. Il se dit même, à part :

"—Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là, qui me fait la risette?

—Eh bien! t'es fâché? fit Ripon, en s'asseyant en face de lui.

L'autre resta confondu. Il l'avait laissé descendant de l'omnibus, transformé en une superbe chasseur de province, râpé, minable, et il le retrouvait cossu, jovial, avec des moustaches noires qui tranchaient crûment avec sa tignasse crème fouettée, des sourcils épais de deux doigts, et nippé comme un marchand de cochons.

—Comment, c'est toi! fit-il.

—Allons! t'es pas physionomiste! répondit Ripon. N'entre pas chez nous, tu ne ferais pas florès à la "botte!"

"Eh! oui, c'est moi, continua-t-il, très fier de son succès au fond. C'est moi et j'apporte du nouveau. Mais minute, c'est il bon ce que tu manges là?

—Excellent. Veux-tu partager?

—Ah! mais non!

—J'en ai trop.

—C'est de bon cœur alors.... Mais moi, j'en aurais pas assez. Garçon.... la même chose que monsieur et vivement.

—Bien, monsieur Fournet.

—Fournet? fit "le Parisien". Pourquoi qu'il t'appelle Fournet?

—Parce que, avec cette perruque-là, je suis M. Fournet, comme ailleurs, je suis M. Machelard ou M. Schteiff, quand je ne suis pas le marquis d'El Flore ou le prince Swinsky, selon la perruque que j'ai et la "trombine" que je me fabrique. T'es pas délié, toi! t'es pas délié, allons!....

On l'avait servi. Il avala un bock, puis revenant à Lamoussade :

—A c't'heure, dit il, écoute-moi bien. Je t'ai dit qu'avant tout, je voulais voir ton homme. Eh bien! je l'ai vu.

—Oh donc?

—Chez lui.

—Qu'est ça?

—Tantôt. C'est pour y aller que j'avais pris l'omnibus.

—Et il y était?

—Il venait de rentrer, et il s'habillait pour dîner en ville, m'a dit son domestique.

—Il t'a reçu, malgré ça?

—Pas de suite. J'avais mon *truc*. Oh! bien simple! Je lui ai fait dire que je venais à propos de l'incendie du théâtre forain de Cannes. Je m'étais dit :

"S'il n'est pour rien dans l'affaire, il me fera éconduire. S'il y a mis le bout du doigt, il me recevra, et....il m'a reçu; et....tout de suite!

"Alors je lui ai conté qu'on faisait une souscription en faveur d'un pompier qui a eu le pied écrasé (pas un mot de vrai, t'entends bien!) qu'on s'adressait à tous ceux qui à ce moment, figuraient sur la liste des étrangers. (C'est jamais arrivé, comme de juste!) Et je l'attendais!

"Il a coupé dans le pont tout de suite. Si j'avais voulu, j'aurais emporté un billet de mille francs. Je lui ai dit que je n'avais pas mission de recevoir, mais que je l'inscrivais. Je me disais encore :

"—Toi! tu vas me retenir!....

"Ça n'a pas manqué! Et je l'ai tourné et retourné à ma guise en lui parlant d'une enquête, entreprise sur ta réclamation....

—C'est vrai?

—T'es godiche! Je n'en sais rien. En tous cas tu peux être tranquille, tu es un trop mince personnage pour que ça aboutisse. D'ailleurs, en notre beau pays, qui dit enquête, dit enterrement décent, mais définitif. Ces affaires-là, on voit bien quand ça commence, mais faut vivre âgé pour voir quand ça finit.

Fallait le voir! Il avait dit un : "—Que croit-on?....Que suppose-t-on?" qui le dépaisulait pour moi. Tu sais!....Il n'est pas de défense, ton homme. Il ne sait pas en jouer. J'ai eu honte et je l'ai lâché. Mais c'est lui qui a fait flamber ta baraque, aussi vrai que nous voilà tous les deux!

"Pourtant, pendant que j'y étais, j'ai voulu aller plus au fond. Seulement, ça, c'est le grand jeu et je ne peux n'en rien révéler, quoiqu'il faille que tu agisses de ton côté.

—Moi? Comment?

—Tu crois qu'il s'affuble du nom d'un autre?

—J'en mettrais ma tête à couper. Cet autre était riche, et lui pauvre ; tandis qu'aujourd'hui....

—C'est lui qui est riche; et crânement riche, même! Je me suis renseigné. Or, où est il cet autre?

—Il est mort à Bapaume.

—Qu'est-ce qui le prouve?

—Je l'ai vu!

—Ça ne veut rien dire. Tu l'as vu mort, lui aussi, ton Gontran, et il serait si bien vivant, qu'il aurait fait briller ton théâtre.

—Pour lors?....

—Pour lors.... Tiens, voilà une passe pour Donai. Va te coucher. Dépêche-toi de dormir, et lève-toi de façon à prendre le train du chemin de fer du Nord à sept heures quinze du matin.

"Tu seras à Douai à une heure après-midi. Tu descends de wagon et tu vas au café du Théâtre A la table, près du comptoir, tu vois tout de suite un gros homme d'une soixantaine d'années, qui joue au trio-trac en fumant sa pipe.

"Tu lui dis :

"—Bonjour, M. Poolmens.

"—Qu'est-ce que vous voulez? qu'il te répond sans te regarder.

"Alors tu lui tends cette lettre....

"—Eh!....

"Ça ne le regarde plus. Sa partie finie, il se lève.

"—Viens, qu'il te fait.

"Tu ne réponds rien et tu le suis. C'est tout. Tu vois, c'est pas malin. Quand il te dira de revenir à Paris, tu reviendras, et tu me trouveras à la gare à ton arrivée.

—Comment en saurai-tu l'heure?

—Dou! "Parisien," comme t'es innocent pour ton âge! Assez de dit, file....

"Non, attends, fit-il vivement en baissant la voix sur l'entrée d'un client. Tu ne m'as jamais vu travailler! Eh bien! regarde-moi ça!....Surtout ne parais étonné de rien et ne me démens pas.

Le serviteur était un garçon de belle mine, tout jeune, soigné, avec un regard de vierge souriante. On lui eût donné le bon Dieu sans confession, tant sa physionomie annonçait un cœur pur.

—Tiens, père Fournet! dit-il cordialement en lui tendant la main, comment ça va?

—Aïe! fit Ripon, en retirant sa main avec une grimace de douleur. Qu'est-ce que vous avez donc aux doigts qui pince comme ça?

—C'est une bague. Pardon, réplique le joli garçon en la montrant.

—Cristi, c'est chouette.

—C'est un cadeau.

—Vos étrennes?

—Justement.

—C'est du "toc!"

Le jeune homme s'indigne.

—Du "toc." On vous en donnera, des petits couteaux pour les perdre.

—Je ne m'y connais pas, fit Ripon indifférent; mais je parierais bien que le diamant n'est pas catholique.

—Mais regardez donc! fit l'autre vexé, en tirant le bijou de son doigt.

—Demandez plutôt à monsieur, dit le policier, en désignant Lucas; il en vend ..... et en achète aussi.

—Vrai? Qu'est-ce que vous en dites, monsieur; combien en donneriez-vous, par supposition?

La mousseade, se prêtant à la scène, examina en connaisseur. C'était un vrai diamant et très pur. Seulement, il prétendit n'en pouvoir estimer la valeur au juste.

—Me faudrait ma loupe, dit-il, et je ne travaille pas les jours de fête. Je ne l'ai pas sur moi. Mais, elle s'ouvre, votre bague.

—Elle s'ouvre? fit le joli garçon étonné.

—Attendez, réplique Ripon, en tirant une épingle du revers de son collet.

Puis, prenant la bague, il fit levier dans un petit creux à l'intérieur et l'anneau se dédouble.

—Il y a quelque chose d'écrit. Malheureusement, c'est encrassé, je ne peux pas lire.

Au contraire, il avait parfaitement lu : "*For ever.*"

Le jeune homme reprit l'objet, rapprocha les parties et parla d'autre chose, cédant à une inquiétude vague. Puis il alla au comptoir, dit quelques mots à la caissière, et se tournant à demi :

—Adieu, père Fournet, cria-t-il à distance.

Mais Fournet s'était levée.

—Adieu, gamin, répondit-il en allant à lui la main tendue.

Et pour lui dire une farce à l'oreille il lui posa la main sur l'omoplate en jetant un coup d'œil au garçon qui disparut par la cuisine.

La main ôtée laissa une légère empreinte ; sorte de croix blanchâtre, confuse, à peine visible, que Lucas remarqua cependant, grâce à ce que son ami avait éveillé son attention

Et le jeune homme sortit, tandis que Ripon, ayant pris un mouchoir dans la poche de son paletot suspendu à une patère, revenait à sa place.

—Vous avez fort donner un domino, dit-il à la dame de comptoir.

—Eh bien? demanda Lamoussade.

—Eh bien! il ne couchera pas chez lui ce soir. A cinquante pas d'ici on le cueillera, sur le vu de mon estampille. C'est pas trop tôt! Voilà six semaines que je le guette.

—Et qu'est-ce qu'il a fait?

—Pas grand'chose rien! Tu sais bien ce brocanteur qu'on a repêché un trou pas net dans la Marne? C'est monsieur qui l'avait "détaillé" après l'avoir assommé à coups de maillet de plomb, pour le dévaliser.

—Avec cette figure d'enfant de chœur!

—Un malin! pas de complices. C'est ce qu'on appelle un "solitaire". Il travaille tout seul. Comme ça, pas à partager "la galette" et pas de risques qu'un "copain mange le morceau" (1). Seulement l'homme n'est pas parfait. Napoléon avait ses faiblesses, et celui-ci, c'est un "fadar;" je savais bien qu'il porterait la bague. Je le tiens!

Le garçon revenu versait les dominos sur la table de marbre.

—Rata, patron! fit-il tout bas.

—A cause?....

—On vient de l'arrêter; il n'a plus la bague.

—Villageois!.... fit Ripon avec un sourire de supériorité. On la retrouvera demain matin chez la dame de comptoir.

—Ah! fit le garçon; vous croyez!....

—Pardine! Pourquoi est-ce que je viendrais ici alors? Préviens *ses messieurs*.

Puis revenant à Lucas :

—Voyons, vieux frère, c'est-il propre, c'est-il travailler?

—J'en sais de delà! répondit l'ancien comique de Batignolles. Et que ça doit être amusant!

—Tu penses!.... Mais ça ne s'apprend pas. C'est inné: le "génie" qu'on appelle; faut du génie, v'la tout!

"Tout ça, d'ailleurs, à la seule fin de te montrer que tu peux dormir sur tes deux oreilles à l'égard de ton prétendu André Laroche. Il n'est pas encore en route pour son voyage de noces. Ainsi, achevons la partie et va te coucher, crainte de manquer le train de Douai. Et puis faut que je rentre à mon mastroquet. J'aurai de la "pratique" probablement ce soir.

Un quart d'heure après, ils se quittaient.

—Bonsoir, vieux frère, dit Ripon, en grimpant dans un fiacre, où dormait une vieille femme, avec un paquet.

Pendant que la voiture roulait, le policier étant perruque, moustaches, sourcils et habits cousus, reprenait la physionomie sous laquelle Lucas l'avait retrouvé le matin, dans son établissement.

Il descendit du fiacre, un peu avant qu'il eût atteint l'ex-boulevard extérieur, et passant par les derrières, il traversa les salles en se frottant les yeux, comme un homme qui vient de s'éveiller.

VII

Les fameuses convenances ne souffrent point qu'on se présente chez une dame avant trois heures après-midi. Cependant c'est à dix heures du matin que Gontran se fit annoncer à l'hôtel de Bade.

Il n'avait pu dormir. La visite de Ripon d'une part, sa brusque mise en présence de Mme de Riva, l'injonction qu'elle lui avait signifiée de venir le lendemain, tout cela lui avait tendu le système nerveux à l'excès.

Agité, se promenant dans son cabinet, comme un fauve en cage; passant successivement par des émotions contraires; tantôt de la rage, jusqu'à la provoc